

# Marion Bartoli

avec Géraldine Maillet

A close-up portrait of Marion Bartoli, a woman with long, wavy, light brown hair, looking directly at the camera with a neutral expression. She is wearing a dark, possibly black, top. The background is a soft, out-of-focus light blue.

Renâître

LE PLUS DUR,  
C'EST APRÈS LA VICTOIRE

Flammarion



Renaître



Marion Bartoli  
avec Géraldine Maillet

Renaître  
*autobiographie*

Flammarion

© Flammarion, 2019.  
ISBN : 978-2-0814-5785-0

*Le véritable talent, c'est de réagir  
de la même façon devant  
la victoire et la défaite.*

Chris Evert





## Avant-propos

*Me souvenir, raconter, oublier, me remémorer... Insister, regretter, me plonger... Gommer, rajouter, contextualiser, romancer... Ce récit autobiographique est ma vision des choses, mon ressenti de fille et de sœur, mes arrêts sur images d'enfant, d'adolescente, de jeune femme. Je vous les livre avec sincérité, humilité et sans doute parfois de manière imparfaite ou subjective. Si certaines personnes ont été oubliées ou se sont senties offensées qu'elles me pardonnent. Ma mémoire ne s'attache aujourd'hui qu'à me reconstruire.*

*Certains prénoms ont été changés.*



## Préambule

6 juillet 2013

Je suis logée à Wimbledon, sur Draxmont, dans la même rue que Serena et Venus Williams. Dans un petit appartement qui me protège de tout. Je fais mes courses, toute seule, je dîne toute seule, je dévore mon bol de porridge face à mon ordinateur et mon cumul de développés couchés, grand dorsal gainé, trapèzes toniques, deltoïde postérieur tendu, biceps saillants, pectoraux de bonhomme, récupération, série de pompes, récupération, série de squats, je gagne facile, je frôle l'acide lactique, je transpire, je sèche, je souffre, je performe, je suis sereine. Depuis le début de cette quinzaine, je n'ai aucun stress. Je suis arrivée du tournoi de Eastbourne, souffrante, je me suis auto-diagnostiquée un virus de fatigue. Une épave sans but précis à part celui de n'avoir rien à perdre.

Hier soir, j'ai encore mangé un filet de saumon et des légumes, le même menu depuis deux semaines

## *Renâître*

et je me suis endormie d'une traite. La séance de musculation de mon jour *off* m'a déchiquetée, mais je suis rassurée par ma fatigue, j'ai le sentiment du travail bien accompli, du bon petit soldat en ordre de marche, ce que je sais faire de mieux depuis que j'ai touché une raquette.

Il ne peut rien m'arriver. Cet après-midi, c'est ma seconde finale de Wimbledon après celle ratée de 2007. Je connais ce court central par cœur, la peur de ce jour J, la frustration d'avoir manqué ce rendez-vous avec mon destin de joueuse. Je connais l'échec mieux que n'importe qui.

Aujourd'hui, c'est ma dernière chance. J'aime ce Wimbledon sans repère. Je n'ai plus ma structure habituelle, je n'ai plus mon père qui m'entraîne, je n'ai jamais été aussi isolée et solide.

Sabine Lisicki est mon adversaire du jour. Je suis mieux classée qu'elle à la Women's Tennis Association (WTA), 15 et elle 22, mais les *bookmakers* me voient outsider. La dernière fois, ici, en 2011, elle m'a sortie en quart. Je n'ai pas la cote. Je suis à 2,60. Nos dernières rencontres leur donnent raison. Je respire pour qu'ils aient tort. Ça donne quoi la frustration d'une finale gâchée exprimée en cote ? Je suis là, je vis pour ça, je vieillis pour ça, c'est mon ring plus que le sien.

À Wimbledon, il y a deux vestiaires femmes. Le luxueux du premier étage pour les anciennes

## Préambule

gagnantes, ou celles du Top 15, et un plus anonyme au rez-de-chaussée pour toutes les autres joueuses.

Je suis en haut, elle est en bas. C'est un signe, Marion. Le vestiaire est vide, il est à toi. Tous ces fantômes me donnent de la force. Je veux faire partie d'eux, je veux hanter les lieux à jamais, je veux côtoyer Suzanne Lenglen, Billie Jean King, Martina Navrátilová, Steffi Graf, Jana Novotná... C'est ma journée. J'ai rendez-vous avec mon histoire et celle de Wimbledon.

Faire descendre la pression. Ne pas reproduire la fessée de 2007. Je rigole avec mon équipe du moment supervisée par Amélie Mauresmo. Il y a Thomas Drouet mon *sparring-partner* et Nicolas Perrote mon préparateur physique et Antonin Mouchet mon kiné. Je ne dois pas m'enfermer dans l'événement, dans cette ambiance feutrée et protégée. J'imagine Lisicki en train de faire des allers retours et jouer le match cent fois dans sa tête. Mon expérience me tient chaud.

Allez, Marion. Je dois être prête, sur le qui-vive comme pour un dernier combat de boxe. Prête à jaillir et à bondir à la gorge. Peu importe mon look, ma tronche, ma coiffure. Je serai belle ou pas, décoiffée ou pas, désirable ou pas, élégante ou pas, boudinée ou pas. Je veux juste l'atomiser et inscrire mon nom sur la coupe.

Ma tenue est rodée. C'est la même depuis le premier jour. Le shorty blanc Wimbledon et les

## *Renâitre*

poignets en éponge que j'ai achetés la veille de l'ouverture du tournoi dans une des boutiques des produits dérivés. La robe Lotto de mon sponsor. J'ai besoin de porte-bonheur.

12 h 30

Je craque. Hier, j'ai trop forcé pendant ma séance d'élastique. Lutte contre la résistance. Extension latérale de hanche, fentes en rafales, *kickbacks*, *clams*, mes quadriceps sont carbo. Explosivité décuplée, un grand fessier en tessons.

J'ai besoin de dormir. Le match commence à 15 heures, mais je dois m'assoupir, recharger les batteries de mes fibres musculaires et mon cerveau lyophilisé. Alarme téléphonique au cas où...

*Good afternoon, it's one fifty five pm. Have a nice day.* J'émerge. Stretching. Mode avion. Calme et sereine. Moi Marion Bartoli, calme et sereine, je suis en train de devenir quelqu'un ou simplement une autre.

Je m'asperge de l'Eau des Merveilles d'Hermès.

Je mets *Summer Moonlight* de Bob Sinclar à fond dans les vestiaires.

Mouvement dans le vide pour contrôler l'épaule droite.

Petits sauts pour vérifier le tendon d'Achille gauche. Le kiné de la Fédération française de

## *Préambule*

tennis (FFT) a fait des miracles avec ses séances de massage et de glaçage. Depuis janvier 2013, je rame avec des tendinites de surcharge... mais à ce moment précis, je ne sens plus rien... je vole...

J'ai deux ampoules sous chaque voûte plantaire. Je devrais hurler mais je chante, je danse et j'ai envie d'être heureuse comme jamais.

12 h 45

Je vais passer en premier sur le terrain. Je vais casser la routine de Lisicki. C'est sa première finale, elle sera tendue. Je veux la faire douter. On est dans l'antichambre du Central. Je suis devant elle avec mon bouquet. Elle me suit. Elle est effondrée. Elle est belle avec sa tresse bien peignée. Elle a dû y passer du temps. J'ai l'impression d'avoir fait l'essentiel. Je choisis la chaise en premier, je suis applaudie en premier, je vois ma box, la partie des tribunes privatisée pour ma famille et mes proches, je domine les éléments. Je la tords.

Depuis la fin de l'Open d'Australie, j'ai une lassitude immense, le sentiment que je régresse. Il faut que j'évolue. J'ai construit ma vie autour de ça. Cette victoire, c'est une question de vie ou de mort.

Et si je perds...

Papa, et si je perds ?

## Renâitre

On sait toi comme moi qu'il n'y aura pas d'autres fois.

13 h 50

Du brouhaha.

L'odeur du gazon.

Je place mes affaires sans réel ordre. Je retire le bracelet argent à *charms* que le tournoi de Eastbourne a offert aux joueuses en cadeau de bienvenue une semaine avant Wimbledon. Sauf que moi je suis allée le customiser. Je pense que je suis amoureuse. J'ai un garçon dans la tête. Personne ne le sait. Je n'ose pas en parler. C'est Jack Sock. Je me suis braquée sur lui depuis Roland-Garros. Je l'ai vu perdre au deuxième tour contre Tommy Haas. Et depuis c'est lui. Il ne le saura jamais et je n'ai aucune chance. Il sort avec Sloane Stephens que j'ai battue en quart. J'espère qu'il m'a vue, qu'il m'a trouvée jolie, forte, époustouflante... J'ai ses initiales J et S accrochées au poignet. Ça me plaît de m'imaginer des histoires.

L'arbitre de chaise présente mes victimes.

Svitolina 6/3 7/5, McHale 7/5 6/4, Giorgi 6/4 7/5, Knapp 6/2 6/3, Stephens 6/4 7/5, Flipkens 6/1 6/2...

Ma box dans les gradins est pleine à ras bord. Au premier rang, Thomas Drouet, Antonin Mouchet,



## *Préambule*

Nicolas Perrote, Kristina Mladenovic, Amélie Mauresmo, et le représentant de Prince, mon sponsor raquette. Au deuxième rang, mon agent d'IMG (International Management Group), papa, Arnaud Di Pasquale, le DTN (Directeur technique national), Alexandra Fusai, la responsable du haut niveau féminin, le représentant de Lotto et son épouse, enfin la femme de Thomas Drouet. Au troisième rang, mon grand-père que je n'ai pas beaucoup vu dans ma vie, mon oncle Frédéric et ma meilleure amie Tiphaine.

Mon regard croise celui d'Amélie. Elle m'apaise. Elle comprend mes niveaux de stress. Elle inspire, j'expire. J'ai confiance en ses encouragements, elle ne s'approprie jamais les gloires. Elle n'a rien besoin de prouver et reste à sa place. Je veux gagner, Amélie. Et je vais ?

15 h 00

Je contrôle tout. Mon esprit est détaché de mon corps, je ne pense pas à l'enjeu et je domine. Sabine Lisicki est en perdition, ça y est, j'ai gagné. C'était tellement facile, fluide, évident.

Le camp français est en ébullition. Jean Gachassin, le président de la FFT, ne tient plus en place dans la box royale... Il me motive et m'encourage chaque fois que je passe devant lui.

## *Re naïtre*

Je mène 6/1 5/1. J'ai deux balles de match sur son service... 15/40. J'y suis presque. Cette fois, ça va le faire. 30/40... Plus qu'une. Un dernier point, de grâce. Égalité. Faire ralentir mon cœur. Serrer mon grip à en trembler. Avantage l'autre. Je perds. 5/2. Je perds mon service 5/3. Le stress est en train de me tuer. Je suis K.O., dans le brouillard. En retard sur toutes les balles. La foule est contre moi, elle espère un troisième set. 5/4.

15 h 24

Sur ma chaise. Tremblante et asphyxiée. Tout est flou.

J'ai perdu mes trois dernières rencontres contre Lisicki, mais pas de quatrième par pitié.

Soit je gagne ce jeu, soit, si je perds ce jeu, je perds ce match et je suis la plus grande loseuse de l'histoire du tennis.

Je bois. Je ne pense pas stratégie ou tactique, je me contente d'un bilan. Ce match est le reflet de ma vie. Au moment de conclure, je n'y arrive pas. Toujours le même cirque. Combien de matchs, de tournois gâchés par ce stress merdique? Je veux changer mon destin. Je me le dois. J'ai trop travaillé. J'ai trop sacrifié de choses. Ce n'est plus pour moi l'éternelle deuxième. Et puis, je suis arrivée en finale sans perdre un set. J'ai été

## *Préambule*

irréprochable. C'est mérité, ce n'est pas un accident si je gagne.

15 h 26

Plus de doute. Je sers. Quatre premières balles. Trois points gagnants.

15/0

30/0

40/0

Je change le cours de ce qui m'était prédestiné.

*Flash-back*: Je me revois petite dans mon boulodrome de Retournac et je revois mon père me demander à la fin de nos séances de toucher la cible carré de service de droite sur la ligne extérieure. Papa me dit: « Tu verras un jour tu auras le jeu de service le plus important de ta vie à jouer et ça te servira. »

Je regarde papa.

Je pense à la cible du boulodrome.

Tout est écrit. Papa, tu avais raison, d'ailleurs as-tu déjà eu tort? Ce moment pour tous ces sacrifices. Mon destin devant mon papa. Ciel bleu. Je suis dans la zone. Plus rien ne peut m'atteindre.

Je vois la craie blanche pour dessiner les lignes monter dans le ciel.

Elle ne challenge pas.

## Renâitre

Je n'entends plus rien.  
Je ne sais plus ce que je fais.

15 h 32

Je tombe à genoux.

Je monte dans la tribune et je tombe dans les bras de mon père.

« Papa, je l'ai fait, putain, je l'ai fait... »

— C'est bien ma puce, c'est bien. »

La même phrase que pour mon premier tournoi à six ans.

Puis je repars sur ma chaise. Je pense à maman restée à la maison et qui n'a pas regardé le match à cause du stress insoutenable. Toute mon adolescence privée de toi, ces sacrifices, vos sacrifices... Tu es fière ? Tu peux souffler maintenant, non ?

Je ne dois pas oublier la serviette de la finale. Je l'ai promise en cadeau à Bob Sinclar. Échange de bons procédés contre son hymne *Summer Moonlight* pour aller jusqu'au bout.

Je ne dois oublier personne dans les remerciements. En anglais, sans faire de faute. « *Forgive me for my english mistakes, I'm french at the end of the day.* » Papa, maman, mon frère, Amélie, Jean, le tournoi, les ramasseurs de balle, Nicolas, Thomas, Arnaud, Xavier, Antonin, Alexandra, Philip, Papa papa papa *sweet dad*.

## *Préambule*

Je suis calme. Je suis épuisée. Vidée. Depuis le début de la quinzaine, il m'aura fallu huit heures et quarante-deux minutes pour triompher.

Je vais avoir mon badge de membre à vie du Club de Wimbledon. Je le mettrai sur l'oreiller à côté de moi ce soir.

Je desserre mes lacets, j'ai la chaussette en sang, une de mes ampoules a explosé.

Je dois faire un tour d'honneur avec le plateau Venus Rosewater Dish, mon Dieu. Ce n'est pas possible mais j'ai gagné. Je cherche du réel.

Je remets mon bracelet avec mon J et mon S. Il faut qu'il le voie puisque je n'oserai jamais le lui dire.

Et si on me demande lors de la conférence de presse ce que ça signifie, je dirai que c'est le J de *joy* et le S de *serenity*...



## Chapitre 1

### J'ai dit OM avant maman

J'ai grandi au milieu de nulle part. Loin de la Corse et du Sud où je ne suis même pas née. Retournac, à côté d'Yssingeaux en Haute-Loire. On a atterri là parce qu'il n'y a pas moins cher sur le marché « installation de médecin ». Mes parents n'ont pas grand-chose. Ils ont bien des parents avec des moyens, mais il ne faut pas compter dessus. Mon père ne voit plus le sien, originaire de Marseille. Je ne pose pas trop de questions et on ne me montre aucune photo. Ma mère est assez isolée aussi. Des ponts ont été coupés sans que j'en connaisse les raisons. Ils doivent créer autre chose, autrement, et ne rien savoir de ce qui les attend.

Nous sommes très seuls tous les quatre, Walter mon papa, Sophie ma mère si jolie dont il est tombé fou amoureux à l'hôpital de la Timone, lui jeune externe, elle infirmière de nuit, et Franck mon frère aîné de neuf ans. C'est ça *nous*, une

## *Renâitre*

famille méditerranéenne, déracinée et perdue près du Puy-en-Velay.

Mon père ouvre son cabinet le 1<sup>er</sup> octobre 1984, je nais le 2. Le seul endroit qu'ils aient trouvé pour acheter un cabinet médical avec un loyer faible en logeant quatre personnes, c'est ici, à Retournac, chez moi et jamais vraiment chez eux. Si j'étais née deux jours avant, je serais née à Marseille comme mon frère. J'aurais préféré. J'en aurais rêvé. Mon père me répète : « C'est ta maman qui m'aide à tenir, sans elle je renonce. C'est trop dur, trop différent, trop ingrat. » J'ai quel âge quand il me dit ça ? Suis-je un bébé, une petite fille ? Peu importe, je l'entends comme une berceuse. Mon père est un pur Marseillais, sa bande de potes du Cercle des Nageurs marseillais (CNM) lui manque, son papillon dans la Méditerranée, les volleys avec Daniel Constantini, les matchs de l'OM au Vélodrome, le climat n'en parlons pas. « Ma puce, n'oublie pas, Marseille, c'est le plus beau mot du monde. » Je répète Marseille comme une déclaration pour faire sourire papa. Ma mère lui répond : « Écoute, on va se battre, on n'a pas le choix, oublie Marseille, on doit rester ici et puis on s'aime plus que tout au monde. »

Retournac, mon petit village de 2 500 habitants et nous quatre, papa, maman, Franck et moi. On essaie de s'adapter à la façon dont les gens vivent. C'est si calme.



## *J'ai dit OM avant maman*

Papa soigne des retraités et les malades des hameaux du coin. J'adore aller avec lui en visite quand je n'ai pas école. Ses patients ont des potagers et des vergers. En attendant papa, c'est activité cueillette. Quand on part, ses malades me laissent toujours un peu de leurs fruits et de leurs légumes. Ils sont gentils devant ma bouille d'enfant modèle. Après, on les cuisine avec maman. Ça fait des économies. On ne manque de rien, mais on ne peut pas avoir plus. J'aime la nature, les animaux des fermes alentour, le chien de Mme E., Dianette, qui m'attend pour courir après les poules ou pour remplir le panier de myrtilles. C'est le paradis. Un paradis simple, sans rab, sans vacances, sans marques de luxe, je crois que je suis heureuse.

Notre maison, ce n'est pas grand-chose. Le dentiste du village nous a prêté une table, quatre chaises et des assiettes. Mes parents n'osent pas demander, mais ils n'ont pas le choix. Les premières années, c'est très dur. Mon père se lève la nuit pour aller travailler. Le téléphone sonne. 2, 3, 4 heures du matin. Il trime comme un fou, mais il a l'air normal. Je vois juste qu'il rentre épuisé après une nuit blanche ou entrecoupée. Maman prend le relais aux aurores, elle assure le secrétariat du cabinet et discute avec les premiers patients.

Je dois rester à ma place. Faire le moins de vagues possible. Je veux leur faciliter la vie, c'est mon

objectif numéro 1. Une enfant sans état d'âme. Je ne dois pas ralentir le groupe.

Le soir, au moment de dîner, je sens une ambiance lourde, des tensions entre mes parents qui oublient la tendresse dans leurs soucis, je les regarde, paniquée. Il faut que je réussisse. Je ne sais pas encore quoi mais il le faut. Dans ma chambre, je m'endors en récitant la liste de mes objectifs.

« Allez, Marion, sois un bon petit soldat, une enfant raisonnable et responsable. » Je mets un point d'honneur à être la première de la classe. J'ai un petit carnet où je mets les notes de mes trois concurrents directs pour pouvoir être sûre d'avoir toujours la moyenne au-dessus d'eux. Je suis folle quand je n'ai pas A<sup>+</sup> en maths. Si j'ai A, c'est le drame. J'ai mal au ventre à A<sup>-</sup>. Il faut que tout soit parfait. Être la première. Gagner. Battre la concurrence. Sinon, je me consume.

Je veux les entendre dire : « Marion, on sait qu'elle se gère quasiment toute seule. »

C'est bizarre, je ne fais pas ça pour écraser mon frère, pour m'imposer ou par mauvais esprit. Je le fais pour que mon destin les soulage tous. J'ai l'impression que papa et maman n'aiment pas leur vie.

À cause du métier de papa, on est entouré de rhumes, de gripes, de gastros, mais il est hors de question pour moi de rater un jour d'école. Je suis une acharnée, rien ne m'abat. La maîtresse nous

## *J'ai dit OM avant maman*

donne des points avec des images de chevaux. C'est moi qui les gagne tous. J'en crève s'il m'en manque un. À la fin de l'année, la maîtresse me demande : « Marion, tu me rends les bons points. J'en ai besoin pour l'année prochaine. » Je ramène ma boîte à gâteaux remplie de bons points que je lui redonne avec le sentiment du travail bien accompli. J'aime écraser la concurrence. Pas contre mes camarades, mais pour moi et mes parents. Je veux les sauver du souci.

Quand la maîtresse doit s'absenter quelques minutes, elle me demande : « Marion, tu viens au tableau, c'est toi qui surveilles la classe. » Je ne me fais jamais prier. J'adore l'école, la discipline, la fierté d'être un modèle. J'aime qu'on me regarde. Mais pour les bonnes raisons. Je ne veux pas être un cancre, je ne veux pas faire rire. Je veux les égards des honneurs.

Pas de vague, Marion, continue, trace, bats-toi. Tes parents ont assez d'angoisse comme ça. Tout est compliqué, simplifie-leur la vie. Sois gentille, sois la meilleure, ils méritent au moins ça.

Maman maigrit, papa se creuse. Certains mois sont difficiles, surtout en hiver car il y a moins de vacanciers. Je comprends que notre bonheur est simple, mais pas flamboyant.

Je veux aider en permanence.

Je dois aider. Surtout papa. Quand il part en visite, il me donne sa liste de patients pour l'après-

## *Renâitre*

midi et je les classe par ordre alphabétique. Il a des dossiers médicaux rangés dans plein de casiers, ça m'impressionne tous ces malades et leurs maladies parfois sans avenir.

Papa trouve ça important de me confronter à une certaine réalité. Lui, à Marseille, il a connu les gros traumatismes sur l'autoroute près de l'hôpital Nord. À Retournac, il retrouve la médecine d'urgence avec les pompiers. Chez nous, il y a un gros camping et, pendant l'été, la population triple. Les accidents de motos et de voitures sont très spectaculaires. L'hélicoptère vient de Saint-Étienne pour rapatrier les blessés au CHU. J'observe les gyrophares, les carcasses en feu, la jeunesse fauchée et mon père qui tente parfois des réanimations perdues d'avance. Je vois tout ça avec mes yeux d'enfant et en même temps je ne sais pas trop quel âge j'ai. Je suis une « endulte ». Papa est leur sauveur.

Pareil pour les malades du Sida. À Retournac, il y a une communauté de jeunes toxicomanes venus des quatre coins d'Europe pour être sevrés. C'est aussi le tout début des médicaments antirétroviraux. Papa y va souvent pour s'occuper d'eux. J'y vais avec lui. Certains viennent jouer au tennis, dans notre club. Ils ont même transformé un débarras en club-house. On s'y retrouve tous. Il y a des mamans, des bébés, des jeunes. Des malades et des accompagnants. Il y a aussi des fantômes avec des taches sur le visage... J'en cauchemarde la nuit, mais ma peur

*J'ai dit OM avant maman*

est moins importante que leur souffrance et leur avenir condamné.

Je me rends compte très jeune que la vie tient à rien. La réalité peut basculer en une fraction de seconde. Pas de mise à l'écart, pas de mise à l'abri pour la fillette et sa coupe au carré, je découvre le pire pour profiter du meilleur.

Le meilleur de mon enfance, le village perdu de Retournac.

